

MOI, MOUSTACHE

chien-soldat, héros des guerres napoléoniennes



Transcription au bivouac de Jean-Pierre Rey

Editions Glyphe

Le barbet est un chien de ferme, rustique, de taille moyenne, trapu, lent, très vigoureux. A son affaire pour ramener, le soir, le troupeau à l'étable ou pour protéger le poulailler des renards. Il a besoin de se dépenser. Il n'y a rien dans ce portrait, sauf peut-être le dernier point, qui me prédispose à suivre les pas de Bonaparte, puis de Napoléon. Mais puis-je, dans notre époque singulière, échapper à mon destin : parcourir l'Europe dans l'ombre du grand homme ?

Le brave Guillaume, engagé avec le grade de sergent, est autorisé à conserver son chien auprès de lui. "Il n'y a pas d'autre chien dans le régiment, décrète le capitaine. Il pourra y vivre sans peine." C'est ainsi que l'on devient chien-soldat pour le meilleur et pour le pire.

À Caen la 14e division désormais dans sa formation définitive se prépare à partir en campagne. Les manœuvres succèdent aux exercices afin que les jeunes conscrits conjurent la peur du combat, face au danger souvent mortel et à la menace de l'adversaire. Il faut que les nouvelles recrues se familiarisent avec le bruit des décharges du canon ou du fusil, avec l'odeur de la poudre, avec la fumée et la poussière qui réduisent le champ de vision, en attendant la vue du sang et des cadavres qui sera au programme du premier combat. La bravoure face au feu est rarement acquise, elle se construit par l'apprentissage.

La peur est la compagne inséparable du soldat et son premier ennemi. Une fois au combat, dans la promiscuité du groupe et le son des tambours, la peur se communique et devient contagieuse. Lorsque cette peur collective trop longtemps contenue explose, elle se transforme en panique irrépressible que rien ne peut endiguer, et souvent transforme l'affrontement en débâcle.

Le maniement de l'arme est essentiel à l'apprentissage du métier de soldat. La doctrine française veut que l'on tire le plus de coups possible au détriment de la précision. Le fusil de 1777 se charge en douze temps et dix-huit mouvements, réduits à quatre temps au combat. La mécanique est complexe et se maîtrise seulement après plusieurs semaines d'entraînement. Au cœur des combats le soldat n'a plus qu'à exécuter des gestes simples sans réfléchir aux dangers. Une fois le chargement maîtrisé, encore faut-il savoir tirer juste et au bon moment. Les résultats au combat sont très éloignés de la théorie. Les soldats ont, dans de nombreux cas, tendance à tirer trop tôt ou trop tard en épaulant le fusil ; la balle finit alors

dans le sol, ou se perd dans le ciel. D'autres ferment les yeux au moment de faire feu.

Il faut aussi apprendre l'obéissance, le respect des grades et les codes de l'institution militaire, aujourd'hui la plus structurée qui soit. Le sort de la bataille dépend toujours de la fraîcheur des hommes au combat ; après une longue journée de marche, le barda sur l'épaule, les soldats apprennent aussi à se reposer.

Les instructeurs sont pour la plupart des vétérans, dont certains portent sur leur corps les traces d'anciennes blessures ou de l'amputation d'un bras. Ils enseignent encore comment maîtriser ces énormes quadrupèdes que sont les chevaux, aptes aussi bien au charroi, à la traction des canons, au transport des hommes et à l'attaque de l'ennemi au son du clairon. L'entraînement des chevaux, long et fastidieux, est codifié dans des instructions remontant à l'Ancien régime. Il consiste à associer les bruits, les odeurs et les mouvements du combat aux distributions de nourriture. Pendant qu'ils mangent, on fait sonner le clairon, on tire des coups de pistolet à blanc, puis on leur fait renifler les bassinets d'avoine, on leur agite au-dessus de la tête des étoffes de différentes couleurs attachées au bout de perches. Ces exercices sont nécessaires pour éviter que, les jours de bataille, les chevaux ne paniquent et ne se fassent tuer en grand nombre.

Le dressage des chiens de guerre se fait au quotidien par connivence avec son maître ou avec ses compagnons. J'ai de l'adresse et quelques petits talents pour rapporter les objets éloignés ou me tenir debout. J'apprends à faire sentinelle mais le plus difficile en raison de mes quatre pattes est de marcher au pas. Mon instinct me fait sentir que je dois avoir les bonnes grâces du soldat qui est de cuisine. La gamelle n'en est ensuite que mieux garnie.

Dans les manœuvres Guillaume déploie ses qualités de guerrier et de meneur d'hommes.

Le barbet que je suis, devenu adulte, ne quitte pas son maître. Je comprends rapidement que les humains se divisent en deux groupes: les amis de Guillaume, habillés comme lui, qu'il faut suivre et protéger, et ses ennemis, qu'il faut dépister à leur mine ou à leur odeur, surveiller et repousser. Ce fut pour moi aussi le premier apprentissage de chien-soldat.

II - En marche pour l'Italie (mai 1800)

Les chiens de ferme croisés tout au long d'une route interminable me regardent passer, tantôt avec curiosité, tantôt avec admiration. Je devine leurs questions. Vers quelle destination et pour quel but si impérieux ce barbet conduit-il pareille marée humaine et tant de chevaux ?

Le régime du Directoire s'effondre le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), paralysé qu'il est entre les proclamations martiales quand la nation est menacée et les contre-offensives au-delà des frontières quand les finances et l'état des troupes le permettent. Le nouveau régime, le Consulat, se met rapidement en place en suscitant chez les patriotes soulagement et espoir.

L'ordre de partir pour l'Italie arrive le 27 pluviôse an VIII (16 février 1800). Il s'agit pour le nouveau pouvoir de porter secours au général Masséna assiégé dans Gênes par les Autrichiens après les succès de la première campagne d'Italie. Les conditions de vie y sont, très éprouvantes pour la troupe, pour les populations civiles, mais aussi pour les prisonniers pris à l'ennemi.

[...]

Itinérance d'un chien-soldat

- I - Mémoire d'avant-guerres
- II - En marche pour l'Italie (mai 1800)
- III - De Montebello à Marengo (14 juin 1800)
- IV - Pozzolo (25 décembre 1800)
- V - Boulogne (1803 - 1805)
- VI - En marche vers l'Est
- VII - Austerlitz (2 décembre 1805)
- VIII - La Garde impériale
- IX - Iéna (14 octobre 1806)
- X - Eylau (8 février 1807)
- XI - Friedland (14 juin 1807)
- XII - Tilsitt (7 juillet 1807)
- XIII - Intermède
- XIV - En marche pour le Portugal
- XV - Sur le chemin de Madrid (mars 1808)
- XVI - Bailén (31 juillet 1808)
- XVII - Saragosse (21 février 1809)
- XVIII - Talavera (28 juillet 1809)
- XIX - Ocaña (19 novembre 1809)
- XX - Badajoz (19 février 1811)
- XXI - Épilogue

Au cimetière des chiens d'Asnières une stèle célèbre le souvenir
de Moustache avec cette mention :

« AU CHIEN MOUSTACHE
HÉROS DE LA GRANDE ARMÉE
TUÉ EN ESPAGNE LE 11 MARS 1811. »

